

## AUX ABATTOIRS

*(brouillon)*

### *LA RUE SAUVAGE, ANCIENNEMENT SEGUINENGUA.*

Nous n'essaierons pas de donner au lecteur autre chose qu'une idée en forme de vague de la rue Seguinengua qu'il connaît si bien, cette artère qui joint Saint-Michel à Sainte-Croix, et s'y précipite en descendant avec la fureur d'une marée emplie de pavés et matériaux composites, tellement c'est un foisonnement de petits commerces, à croire qu'il y en a un par famille. Il y a 54 commerces dans l'espace de 80 numéros. Et pourtant on se trouve à proximité de la grande Halle des Capucins, des commerces de la place Maucaillou (à peine à cinq cents mètres), et des magasins riches de la rue Élie Gintrac qui va des Capucins à la Victoire ; sans oublier que dans cette même rue l'on trouve toute une caravane nomade de marchandes à la charrette qui vont au marché de gros de Brienne au petit jour se fournir en fruits et légumes, pour les revendre dans le temps de la matinée.

Quand on part de l'Église et de la Flèche Saint-Michel, on traverse la place Canteloup, ainsi nommée à cause des meutes de loup qui hantaient sa forêt du temps de la préhistoire, alors qu'il n'y avait que quelques stations de marais au bord du Peugue, et dont les dévorations régulières de promeneurs attardés furent consignées dans les carnets des Loutiers dès le Moyen-Âge. Plus tard, quand on m'envoie chercher des plantes chez l'herboriste de la place par les nuits de pleine lune, je crois les entendre chanter.

Sur la droite de la place Canteloup, en direction de Maucaillou, quand on s'engage dans la rue Sauvage, il y a donc l'herboristerie des craintes nocturnes, puis le magasin de Vallejo, le copain de Lucia, qui vend des pneus (le plus drôle, c'est que ce dernier, qui faisait un peu de musique au sousaphone, s'amusait le dimanche à viser les pneus des véhicules au fusil à lunette en se cachant sur le talus au-dessus des quais, pour se fournir en clients).

Ensuite, c'est une boucherie chevaline à la réputation de maigreur sanitaire et ferrugineuse (dont la viande avait pour moi plutôt un goût sucré). Dans un tout autre genre de semelles, le cordonnier Estop, un basque, fabrique des espadrilles de corde chez qui Maria et Lucia n'allaient jamais se fournir, car leur père Lucien leur en fabriquait avec des cordes de trolley à l'entrepôt de La Bastide où il travaillait, en leur demandant ensuite de se précipiter marcher dans la rue quand on passait du goudron, pour en former une couche protectrice.

La pharmacie Mathé est située à l'angle de la rue Planterose, dont le fils (de la promotion de Nathanaël), a bénéficié de tous les soutiens et avantages au Lycée en échange d'onguents ou de pilules gratuites et discrètes destinées à tout le professorat et même parfois au censeur et au proviseur ; juste en face, sur la gauche, au début de la rue des Alamandiers, on trouve un cabinet médical où sévit encore le bien nommé Lalanne qui a expédié plusieurs générations de pauvres directement au cimetière de La Chartreuse en leur évitant les soucis hospitaliers, grâce à de fabuleuses erreurs de diagnostic et en prescrivant des armoires entières de médicaments inutiles, faute d'avoir repéré à la palpation une tumeur plus grosse qu'une citrouille. C'est connu : on ne touche plus aux pauvres, l'âne se contente de braire !

À partir de cette embouchure, c'est véritablement une immense vague de pavés disjoints dans les rouges et les bruns, qui plonge en suivant une pente extrême jusqu'à son milieu, vers le numéro 50.

En continuant, toujours sur la droite des numéros impairs,

il y a le bar CHEZ TOUTON, au 25, refuge de Louis des îles pour y materner des migraines épouvantables de vin blanc ; et sur la gauche la boutique de couronnes mortuaires où Lucia adorait passer ses après-midi à en suivre la confection et l'enfilage des perles de verre coloré, avant d'en obtenir une assez tôt pour tenir compagnie à tout un florilège de jeunes filles phtisiques de sa rue Carpenteyre. Une fois qu'il était riche, Louis avait débarqué chez Touton avec des louis d'or dans une ceinture de cuir, en ironisant sur son nom. Mais il a fini par se les faire voler dans une épicerie-débit à côté du poste de commissariat où il fut traîné après cela pour dormir saoul.

Au 27, c'est un plombier, à qui Maïté Montès dans sa logique tubulaire a cédé avec enthousiasme quand il est venu lui réparer le rideau de douche, ainsi qu'au serrurier, et à Elzéar Poche, un poussah hyper sanguin qui tenait une librairie dans le quartier, faisait des photographies cochonnes et l'avait sodomisée en forçant ("C'était toute une encyclopédie !" disait-elle).

Puis c'est l'énorme épicerie espagnole et portugaise de chez Ruiz, au 29, sur deux étages avec balcon fleuri de roses rouges et de géraniums. Ensuite un dépôt de pain, un mécanicien de vélos au coin de la rue des Bouviers, surmonté d'une niche anciennement peinte en bleu coeruleum et récemment ripolinée comme un canari, auquel fait pendant sur la gauche, au 24, à l'angle de la rue des Fours, un véritable épicier de village digne de Fronésis et venu de Cuba, uniquement spécialiste de toutes les saucisses sèches à travers le globe, et qui ne peut s'empêcher de parler à chaque cliente de ses techniques de la "ferveur" : d'abord le champagne, ensuite les épices du temps d'El Carpintero, enfin les massages dans une demi-obscrité tactile, et surtout l'écart ! Indispensable, l'écart, essentiel, avant de devenir le grand ! De classe, de langue, de lieu, de corps et d'âge.

Sur l'autre versant de la rue des Bouviers, au 35, la seconde épicerie espagnole est tenue par un Ramón Secondat né en 1951 à Saint-Michel, jeune homme très attaché au quartier, dont le père était flic et la mère épicière rue Jules-Guesde,

laquelle avait réussi à honorer la secondarité du patronyme de son mari en devenant “la secondaire” d’un nombre imposant d’habitants du quartier ; puis c’est un ancien lavoir plus ou moins désaffecté, au coin de la rue des Vignes, mais où l’on voit encore le samedi deux ou trois vieilles habitantes du début du siècle avec leur planche et leur savon noir.

La rue des Bouviers et la rue des Vignes ont été tracées puis construites au XIII<sup>ème</sup> siècle pour rejoindre la rue Seguinengua (Sainte-Croix), et la rue Jean-Dissenta (Traversane).

Après la rue des Fours, au 26, c’est une mercerie avec quantité de soie et tussor et du fil de lait, une écaillère qui a la réputation d’être très rapide, puis au 28 un magasins de parapluies, qui fait l’angle de la rue Le Reynard, avec un perroquet dans une grande cage d’osier en devanture qui siffle tous ceux qui passent dans la rue et qui les interpelle : « Alors coco, tu mouilles ? »

Un bistro fait face au lavoir, toujours au début de la rue des Vignes ; ensuite c’est Madame Lagardise, la boulangère, qui donne toujours plus de pain qu’acheté, et qui en offre régulièrement aux pauvres. Puis une droguerie où trône un immense chien de plâtre, près de là où habite Marie-Ange Revuelta, laquelle rapporte toujours cette histoire qui l’a frappée quand elle était petite (racontée en boucle par une ancienne habitante d’Hiroshima venue habiter dans le quartier après l’explosion) : cette dernière et ses deux petits frères avaient pris leur mère pour un chien noir, quand elle était venue crever toute carbonisée à quatre pattes, au bout de trois jours, devant leur porte. Elle est morte sur place ; ils ont pris du bois et ils l’ont brûlée...

Au 30, après la rue Le Reynard, c’est un nouveau bar, CHEZ CLAIRE, que fréquentait Louis Lacoutumes, boulanger comme tous les siens mais surtout alcoolique par vocation, avant de tenir ce café avec Claire et de devenir actionnaire dans la pâtisserie Dastarac (spécialités de gateaux meringués au chocolat, place Tourny), en même temps que sobre et sérieux.

Un bijoutier est installé depuis trois générations au 32, cousin du bijoutier de la rue du Mirail, près du Lycée Montaigne, et une coiffeuse au 34, Madame Delor, dont le mari a un pied bot à droite et porte un énorme brodequin orthopédique qu'il lance en courbe de l'extérieur vers l'axe du corps comme un marteau, pour progresser, avec un bruit énorme sur le plancher, ce qui m'effraie, enfant, mais qui a le mérite d'avertir sa femme de loin, quand elle est au lit avec d'autres buveurs pédestres, parfois habiles et parfois gauches, qui parlent entre eux sans cesse à couvert de "celle dont le mandrin lui manque !"

Au 45 nous sommes face à l'énorme porte verte cochère de chez Marie-Josée Magne. Une fois j'étais perdu dans la nuit rue Sauvage ; j'avais égaré mes clefs, toute la tribu était à la Campagne, aux Bons-Enfants, et j'avais besoin d'aller dormir chez quelqu'un. Marie-josé Magne me trouve devant sa porte et m'invite chez elle, au dernier étage ; il y a là de vieilles personnes près du feu : mère, grand-mère et grand-père. Marie-Josée Magne pensait m'accueillir dans son lit ; je traîne dans mes bras l'édredon et la couverture qu'elle a pris sur un autre lit, mais l'aïeul se lève d'un fauteuil qu'il me désigne et je dormirai là, enveloppé dans une couverture... Je le remercie. Marie-Josée est déçue. Moi aussi.

En face de chez elle la rue Andronne file vers les quais ; à gauche une coiffeuse a installé toute une batterie de casques modernes électrifiés face à des vracs de journaux et revues fournis par LE PETIT PARIS, de l'autre côté de la rue Andronne et au 36 de la rue Sauvage, magasin de magazines (Buck John, Hopalong Cassidy, Tintin, Spirou et Poucette, et surtout Le Journal de Mickey), et de friandises à 1 centime : des poudres de Coco Boer, des roudoudous, des Jésus roses croquants composés de sucre et de blanc d'œuf qui rendent la foi crédible et craquante, des carambars et du sucre d'orge. Ensuite une cordonnerie, collée contre LE PETIT PARIS, et nous voilà déjà au 38, dans l'ancienne boulangerie de Marcel Lacoutumes, aujourd'hui tenue par Madame Despagne, la boulangère moustachue, qui devait mourir cardiaque au

comptoir alors que j'étais enfant, et s'effondra toute raide en rendant la monnaie, qu'elle éparpilla en semeuse sur la sciure prédictive.

Puis c'est l'estanco d'un marchand de fromages modeste qu'il fabrique dans son jardin à partir d'un troupeau de chèvres rudimentaires et acrobates dont il vend également le lait. Son grand modèle c'est Sissi, qui faisait suivre vaches et chèvres avec elle pour le lait, et dont il connaît parfaitement la vie. Un admirateur des Wittlesbach ignoré !

Si je repars à droite, après chez Marie-Josée, voici la grande épicerie aux auvents bleu vif des deux sœurs Marthe et Renée Soum, au 47, ornées de tabliers peints d'immenses roses que n'aurait pas contenues Desbordes-Valmore. Ce sont surtout les fruits, les primeurs, la fraîcheur, les légumes, qu'elles prennent à pleins bras.

Au 49 Nikoulaud stationne ventripotent, énorme, désagréable et pas rasé, caricature du chômeur retraité dès sa jeunesse, éternellement assis en tricot de corps à fumer sur son pliant au bord du trottoir, à l'entrée de son garage en sous-sol dont il loue les emplacements, pour en surveiller les allées et venues.

Après les deux sœurs Soum, c'est au 51 l'épicerie des deux frères Paul et Gérard Lœsawey, une boutique sombre de bois rouge très profonde, tenue avec leur mère octogénaire, tout l'opposé du commerce des sœurs Soum (avec lesquelles on les espérait se marier, vieux garçons contre vieilles filles, frottements de peaux de tambour), un lieu de la dessiccation dans un clair-obscur sanguin : sardines de barril en roues de paille, vin à la tireuse sans garantie d'asepsie, conserves, fruits secs, balais et brosses, et chien bâtard qui traîne. Louise, leur tante folle, vit aussi avec eux, la plupart du temps attachée sur une chaise dans l'arrière-boutique, à grincer des dents.

On aurait pu espérer qu'ils se croisent avec les Sœurs Soum, pour aller vers une épicerie combinatoire et protéiforme d'avant-garde, humide et sèche à la fois, qui réunisse la soupe et le bœuf, mais Gérard était plutôt sur et sous les petits garçons, jusqu'à ce qu'il se fasse "hospitaliser" par les jeunes du

quartier ; grâce à cette thérapie il en est resté aux adultes mais dans un état pitoyable par rapport aux magazines sado-maso dominants, le cul engoncé dans des bleus vastes comme des sacs, avec un air immonde et désespéré et la lèvre qui pend. Paul a plus de tenue, cintré et souriant dans une blouse grise ou brun-violet à ceintures diagonales, et il crayonne derrière l'oreille de temps à autre avec Renée Soum, mais sa mère n'a jamais voulu qu'ils s'épousent. Ils ont attendu qu'elle crève pour lever boutique, et ils ont convolé sept ans avant de mourir, un bon chiffre pour Newton et la Création.

À l'angle de la rue Nérigean, c'est l'électricien Dangoumeau, surnommé Loumes, où je viens m'hypnotiser en hiver en fixant pendant des heures les abat-jours de cornaline, de jaspe et de nacre perlés. Si l'on prend cette rue érigée vers l'Hôpital de la Peste, tout de suite sur la droite au numéro 5, derrière la boutique de l'électricien, on trouve une laitière aux joues rosées en tablier bleu sur un chemisier doré, riche d'un cagibi rudimentaire de bois gris ouvrant sur une cour dont tout le sol est carrelé, débordement pastoral qui donne directement sur la rue où elle achalande ses grands bidons en alu pâle débordants de lait frais, qu'elle vend, ainsi que le yaourt, en verres consignés.

Face à l'entrée de la rue Nérigean sur la gauche, au 42 rue Sauvage, la boutique de la bouchère, Madame Même, superbement musculeuse et surnuméraire de bons morceaux sanguins que l'ouvrage aura sans doute fait proliférer, mais qui n'a pas résisté à l'hypertension (remplacée assez tôt par Marie-Ange Revuelta, dont d'autres membres de la famille — atavisme notable favorisant l'apprentissage — tranchent également la viande à Saint-Augustin, établis à l'angle de la rue Moni et d'Émile Gentil, constituant l'un des liens secrets de sang entre les deux pôles et les deux Saints de l'enfance). Cette boutique précède une charcuterie à la devanture de marbre rose pâle des Corbières comme du cochon frais, où le 44 dessiné en bâtons obliques forme le signe des SS, tout à fait inadéquat pour ces anciens républicains espagnols réfugiés depuis peu. Les caractères **CHARCUTERIE** sont rouges

cernés de blanc, pris dans une mosaïque à ronds blancs, bleus, rouges et or dans un premier cadre ; et au-delà dans un autre cadre avec des petits carrés d'or, sienne clair, sienne foncé et fuschia. Le vieux charcutier espagnol était bien apprécié dans le quartier pour ses rillettes de canard et ses grattons ; son fils qui fait couple est à présent célèbre pour vendre de la saucisse pourrie, et quand on lui rapporte, pour incriminer les lentilles avec lesquelles elle a dû cuire, et qui l'auront gâtée ! Boniments à la graisse d'oie.

L'énorme entrepôt de fromages de Monsieur Donne avec une gigantesque porte cochère, dont l'odeur se répand dans toute la rue, occupe le 55, à l'autre angle de Nérigean et de Sauvage ; et toute la journée ce sont d'énormes roues et meules qui sont transportées sur des carrioles à cheval dans un fracas extraordinaire. Daniel Badès y va souvent avec ses frères et le mari de Mirentxu Montès, chercher du fromage et des caisses de bois blanc pour allumer le feu.

Ensuite c'est un marchand de tissus au détail dont la percale pue le brie. Puis LE PÉTANQUE au 59, grand bar face à la rue Beyssac sur la gauche, avec terrain de boules mitoyen de notre jardin, à l'arrière, garni de sable fin, dont j'entends tout l'été l'écrasement léger sous le roulement de l'acier pour les pointages ou lors des tirs de "carreaux".

Et Bourdila le laitier, se trouve à la suite, dans un étroit couloir qui ne bénéficie même pas d'un numéro.

Après la charcuterie de marbre rose, au 50 c'est un charbonnier, Coscuella, cocu et bourru, la gueule maquillée pour la guerre, assis à attendre devant sa porte comme Nikoulaud, avec son sac de jute sur la tête, en académicien déçu. Au 52 : des petites mercières, deux sœurs dans une ombre verdâtre ; l'une veuve et l'autre mariée avec deux filles à tresses ; et le mari aimable verse chez les deux ses actions chaleureuses pour faire une façon. Fil, laines, broderies, épingles et bouches cousues.

À l'angle de la rue Beyssac, CHEZ ROSALIE, règne une épicerie de luxe dans un quartier qui n'en fait pas. Panneaux de tôle peinte, et des bonbons qu'on lui vole. Tout près de là, au

tout début de la rue Beyssac, habite Nicole Dedieu, d'une famille de vanniers dont les boutiques sont rue Saumenude. Elle débauche à 20h et rentre seule à pied à Saint-Michel, toujours craintive. Sa sœur travaille aux Bains-Douches les samedi et les dimanches pour se faire des sous. Une autre sœur prostituée débauche d'une autre façon, et ne craint pas les rues le soir.

Au 26 rue Beyssac et au 54 rue Sauvage, c'est Hazéra le charcutier qui, les jours où il fait le boudin, déchaîne un cri unanime par tout le quartier "Planquez vos chiens !" Sa femme est morte assez jeune d'une intoxication à la sanquette au persil et à l'ail. « C'est l'ail qui l'a tuée, dit-il ; elle ne supportait pas. » Ainsi dit le renard des mûres

Après Hazéra, c'est la modiste, jeune fille seule pour ainsi dire muette, dentelles au cou et cuisses adultes sous un velours parme frappé. Son père policier en uniforme, circule toujours en bottes de cheval sur sa Vincent Black Shadow noire et fredonne la même chanson en rentrant sa moto le soir :

"Vincent est un cochon d'ménage  
À moustaches, en cuir noir et drap,  
Lequel cochon sait à son âge  
Compter sa queue sur ses doigts gras."

Au-dessus à l'étage : madame Bruny, lingère, évoque de sa jeunesse pendant la guerre le Pont de la Folie à la gare de Noisy-le-Sec, et toutes les lignes de Paris vers l'Est... et sa fille, un zéphyr (Est, léger et doux), qui ne souffle mot et faillit mourir du coup de froid du 2 février 1956. Pour être prête à partir, la mère à longtemps habité près de la gare de l'Est, dont elle parle à loisir : « Le petit passage sur la droite comme une ruelle enclose, en remontant depuis le boulevard Magenta vers la gare... la maison qui fait arche et enjambe le passage dans la ruelle depuis la rue du Fg St-Martin, l'église du square Saint-Laurent à gauche, cet ancien temple de la Raison, la gare et sa statue au-dessus de l'horloge, la bénédiction de toutes les cloches du quartier pour la messe de onze heures, leur volée bourdonnante, le clocher, le clocheton, la flèche avec un coq, et ces anges de profil si pur sur le campanile

hérissé noir, à l'arrière, ailes dressées, prêts à s'envoler. » Elle insistait beaucoup sur les anges, avec les yeux de l'exaltation.

« Puis fallait bien une recommandation pour s'éloigner de la ville ! On se promenait au Grand Tremblay dans le vent frais de février : on trouvait des fleurs un peu défaits et des crassulacées, chez le fleuriste du village, le parfum frais pourri des plantes grasses.

Quand je remontais par le boulevard de Strasbourg directement vers la gare, je me faisais souvent aborder sous le porche magnifique par des coureurs de filles, ridicules. Y'en a toujours beaucoup autour de la gare. Des filles, je veux dire. Autrefois c'étaient les Filles de la charité.

Les deux portails se répondent, vous voyez : celui de la modernité ancienne de la gare, avec sa statue buissonnante d'antennes, et celui du moyen-âge ou de la Renaissance (je sais plus trop !) »

Elle était dans ces hérissements subjectifs ; il en faut.

De la guerre elle n'avait pas retiré de sensation inestimable de la peur, sinon celle du moindre conflit prêt en tout lieu public à se déclarer, du danger de la foudre sur la façade métallique de la gare, de toute possibilité dans la foule... rien de circonscrit.

La peur comme le fracas épouvantable, le fracas bondissant du train excédentaire de l'enfer tout à coup surgissant.

Une fois où elle fuyait, elle avait oublié de donner au contrôleur du train sa feuille de route ! Elle l'avait perdue en courant ; elle se souvint vaguement du nom des villes. Il a dû demander au conducteur les nouveaux horaires et la lui tracer avec un stylo bleu sur un vieux papier qui traînait ; elle n'arrivait plus à lire les cartes, les documents à la main.

En face de chez Hazéra, côté droit, ce sont les Bains-Douches, au 61, tenus par Wan Der Kelke. Chez nous chacun se lavait à son tour dans la cuisine ; shampoing avec une bassine d'eau à bouillir sur la cuisinière. Les bains-douches c'était le samedi, mais seulement pour les adultes. Au 63 "le Local", peint en vert vif, qui donne sur la rue, où José vernit

des meubles au pistolet à toute heure du jour et de la nuit, ce qui empeste et empoisonne tout le quartier. Et à l'arrière, sur un étroit jardin qui communique avec le nôtre, le couple des René ; lui ancien des bataillons d'Afrique (les fameux Joyeux de la Grappe), sorti du pénitencier comme son frère du boulet, qui frappe femme et chien à coups de matraque dès qu'il a des hémorroïdes procidentes à force de trop se faire enfler. Il massacre la femme, il terrorise le chien. Des vocations perdues ! Ensuite c'est notre maison, au 65, marquée du chiffre erronné 66 qui n'existe nulle part dans la rue !

Mon Dieu les pauvres chats et chiens, les animaux abandonnés, trahis de la pire façon, les enfants perdus, le chien qui pleure et qui erre, le chien qui s'enfuit du cirque dans la tempête, et que je suis : dans le double sens de l'être, et de le suivre en courant derrière lui pour le prendre dans mes bras. Pas de misère pire que l'abandon.

José utilise deux sortes de pistolets, avec des godets au-dessus ou au-dessous selon la pression nécessaire (celui avec le godet au-dessus est plus facile d'utilisation ; il demande moins d'air et il disperse mieux), dont un pistolet avec plusieurs godets qu'il interchange selon les vernis utilisés : cellulose, polyester ; il fait peu de peinture avec ; quelquefois pour la V8 : du noir seulement. Il vernit énormément, pour quelqu'un qui ne l'est pas du tout.

Il utilise de petits becs d'à peine 1 mm, pour les frises, les moulures, les sculptures, les rebords. Il fait tout un calcul pour la viscosité de l'huile.

Le compresseur est au-dessus d'un énorme bidon à l'horizontale avec des pattes : le réservoir d'air. Il en contrôle la pression d'air avec deux manomètres : l'un pour la pression d'air dans le réservoir, l'autre la pression détendue, prête à l'emploi. Au-dessus du manomètre, et de la cartouche filtrante, il y a un système de purgeur. Il réussit à obtenir des jets ronds, plats ou tournants, pas aussi précis qu'avec les aéroglyphes d'aujourd'hui, mais il parvient quand même à de grandes finesses.

Il ne travaille pas dans une cabine, mais seulement dans le Local (pour ainsi dire en pleine rue), ou dans la pièce du Tas, sous la verrière au-delà de l'Atelier, où sont entreposés tous les madriers, planches et placages exotiques, et bien que les solvants en principe soient plus lourds que l'air, il prend toutes les vapeurs dans la tronche, sans masque. Un grand aérateur vertical est toutefois installé dans la cloison séparant du Jardin Noir, mais la plupart des vapeurs toxiques bénéficient à toute la famille et aux enfants du quartier.

Il utilise des liants éthyliques et benzyliques, avec des résines glycérophthaliques, au formol, au phénol ; des vinyliques, des résines à la mélamine, du caoutchoux chloré, des silicones, et il nettoie toute l'installation au diluant à pleins bidons ; tout ça toujours sans masque. Sa copine Globule a été surnommée comme ça à cause de son anémie. Tout les six ans le toubib vérifie la numérotation sanguine et la formule leucocytaire jusqu'à ce qu'elle soit vide. À côté de ça, le pastis est sain.

À l'étage au-dessus du 67, les 7 enfants Montès sont tous devenus tuberculeux à cause des émanations cellulodiques. L'aînée des Montès, Maïté, a fini par épouser "le plombier vaillant pour ses tuyauteries", c'est ce qu'elle clame. Elle a eu son premier enfant à 19 ans ; elle s'occupe du ménage, elle a pas cherché à travailler au dehors. La plus jeune Patricia est vendeuse ; elle travaillait à temps partiel au Smig, avec un mari à la SCNCF. Elle a hérité de deux milliards au loto, dix-huit mois avant que son mari prenne sa retraite : un milliard en immeubles, un milliard en liquide ; moitié aux impôts. En plus 500 000 francs liquide et bijoux dans un coffre. Un hôtel particulier rue Judaique, une grande propriété dans le Sauternais, avec une île, plusieurs immeubles, un appartement à Arcachon, des actions, des tableaux de maîtres, de l'argent à revenir d'Israël (le fondé de pouvoir, Abraham Jacoup s'en occupe) : un vrai conte de fées. Ils voyagent.

Au 60, après la modiste, c'est la famille Piquero, un laitier père de 14 enfants dont seule la femme travaille. Il se fait

livrer la glace par une carriole à cheval des Glacières Bernard, toute de bois et peinte vert jardin, et ne cesse lui-même de jouer au cheval d'arçon avec Madame, jour et nuit. Il sourit en lubrique, les yeux exorbités, défoncé aux allocutions. On les entend beugler.

Les mômes sont comme une nuée de sauterelles sur la chaussée ; il en ont déjà perdu trois, écrasés au passage en jouant ; ça fait partie des pertes prévues que leur ardeur rat-trape. Je connais guère de la smala que Josette, née en 49, très gentille, la seule qui soit restée après la disparition de la troupe, élevée par sa marraine qui habitait au-dessus de chez les Badenas, jusqu'au certificat d'études.

Au-delà du Local Vert, le garage Calmel, au 69, vend des pneus et des tracteurs. Le fils rousseâtre traîne en salopette gris souris à col et bords de manche orangés sur des Someca verts ou Massey Ferguson rouges (ensemble Delacroix) et parfois des Lanz Bulldog bleu ciel, qu'il sort dans la rue pour les essayer dans tout le quartier, ce qui crée un merdier épouvantable à certaines heures.

En face, au 62, Madame Badenas (dite "Bernard"), veuve, épicerie fine et vins en gros, avec sa fille Juliette qui joue avec moi sans cesse "à la tireuse" ; et son loulou de Poméranie, con comme tous les loulous frisés. Elle fera dépôt de lait lorsque les Piquero auront disparu.

Après Calmel, c'est Courbin, au 71, le zingueur et couvreur, armé dès dix heures du matin de son quignon, couteau et saucisson, qui anecdotise et galèje en roulant les R, toujours en béret, assisté de Madame pour rire, personnage truculent qui porte assez jeune. Ensuite il déménagera au 60, à la place de la tribu Piquero partie au vert mystérieusement après une enquête des Mœurs à propos du placement chez eux de pupilles de l'Assistance. Le fils de Courbin était au lycée avec moi ; il voulait devenir ministre, il le deviendra probablement. Je lui avais donné à lire un dialogue d'un vieux Mickey en hommage pour sa famille : "À cause de son zinc, Bader a des jambes en zinc, mais il met au pas le 242ème groupe." Il me montra une belle demeure refaite par son père et son frère du

côté de la place Dormoy, une place magique en été, pas loin de notre école primaire : il me détaillait tout, heureux comme si ça lui appartenait, depuis les hauteurs mélangées d'ardoises, de tuiles et de zinc du toit, le grenier projeté en avant aux fenêtres arrondies opacifiées, les très belles cheminées carrées et leurs abergements de cuivre, les antéfixes : oves avec des champignons de pierre surmontant des tuiles faîtières, quatre séries de trente fenêtres à guillotines aux arcades triangulées avec sculptures aux frontons, la limite de corniche avec des rigoles au deuxième étage, les croisées basses barreaudées et voilées, les briques incluses.

Au-delà de chez Madame Bernard, c'est un petit hôtel, au 64, tenu par une bretonne de Saint-Malo, Mme Gautier, dite Fontaine parce qu'elle pleure toujours ses enfants noyés près d'un grand rocher ; et au 73, c'est Rouillé, le boulanger, radin plus pâle et maigre que sa farine, qui fait sécher les copeaux destinés au four que El Biloco lui fait passer, pour les payer moins cher, au poids. Il fait du très bon pain grâce à ce feu de bois, et il en dépose un peu partout avec son triporteur, le matin ; il gagne de l'or. Sa fille Régine, future notable, n'a le droit de fréquenter que la fille Badenas, mais elle n'y tient pas, parce que cette dernière ne veut jouer "qu'au docteur" (comme avec moi "à la tireuse"). Régine préfère *Bicot* et *La Semaine de Lili*. En face de chez Rouillé, au 68, une épicerie, chez Madame Laporte Jenny : la tente rouge, les dorures, les cadres de menu en cuivre, les lampes dorées, les souvenirs de son ancienne brasserie ; puis une mercière Madame Iguibégui, dont l'enseigne est LA GROSSE LAINE, reprenant l'illustration des *Aventures d'un jeune mousse* (l'histoire d'un vaisseau chargé de ballots de laine). Au 70, une droguerie désuète occupe l'angle de la rue Carboneau avec des parois couvertes d'étagères contenant des milliers de boîtes, des produits d'entretien aux noms oubliés, de la quincaillerie, une quantité fabuleuse de savons de tous les pays, de l'outillage, beaucoup de variétés de clous venus de Charleville, forgés au détriment des chiens enfermés dans des roues pour alimenter le feu, toutes

sortes de pièges pour rats, pour fouines et pour pies, et des infusions.

Suite à chez Rouillé, au 75, habite Mme Cassou, une ancienne emboutisseuse de la maison Vinatié, qui fait commerce de ses anciennes boîtes qu'elle peint elle-même ; puis la charcuterie Brun au 77, et le coiffeur pour hommes qui donne sur la rue Porte de la Monnaie, au 79, tandis que de l'autre côté sur la gauche, il n'y a plus qu'une pharmacie au rez-de-chaussée du 72, le seul immeuble compris entre la rue Carboneau et la rue Porte de la Monnaie. « Il y a toute une esthétique de garçon-coiffeur, explique Froment au coiffeur, quand il vient se faire tripoter la nuque, y compris et surtout chez ceux qui s'improvisent critiques ; c'est une prolifération de manifestes éculés et d'écrivains du rock devenus institutionnels. » Et il sort en permanente violette.

Ensuite plus un commerce avant la rue du Port et Sainte-Croix ; seule une maison rêveuse avec un jardin clos sur un joli pommier rose et un cerisier protégés par des lauriers vifs, au coin de la rue Berrouet.

Au 83 de la rue Sauvage sur la gauche, il y a mon homonyme. Mais il y en a surtout un autre, dans le genre voyou plus convaincant, à Maucaillou, parti en cavale et que les flics n'ont réussi à arrêter qu'à la faveur de l'enterrement de son père auquel il s'était senti obligé d'assister, après qu'il ait bloqué deux ou trois 45 ACP dans le gilet. Et sur le trottoir d'en face Jean Messerie, un fanatique de Halliday, preneur de sons et fabricant de chansons de motards.

Notre cabaret du Poisson-Lune existera près de trente ans plus tard à l'angle de la dernière rue sur la gauche, la rue Saint-Benoît, puis on atteint tout de suite la rue du Port et la place Renaudel, après ce pâté de maison qui fait angle avec la rue des Bénédictines versant dans la rue du Port.

\*

Toutes les rues sur la gauche : des Alamandiers, Le Reynard, Andronne, Beyssac, Carboneau, Porte de la Monnaie dans sa partie basse, Saint-Benoît, rue du Port, sont les échappées qui descendent au fleuve et de là filent aux

Amérique, endroits du rêve et de la coïncidence avec la radio-phonie des exotismes.

Celles qui montent sur la droite : Gaspard-Philippe, Planterose, des Bouviers, des Vignes, mènent directement au ventre des Halles des Capucins, à la Zone sanglante des Doves et de ses abats, et au repliement pantagruélique de la tribu. La rue Nérigean, la partie haute de la rue Porte de la Monnaie, Berrouet, y mènent indirectement, en raccrochant par la maladie sur une voie parallèle : la rue du Portail et la rue du Hamel qui passent par l'Hôpital de la Peste devenu l'Hospice des Invalides de Guerre, place du Séminaire, voisinant avec l'Institut des Sourds-Muets. Dans cette même rue du Hamel on trouve cordonnier, coiffeur et petits restaurants pour les handicapés moteurs de l'Hôpital, et on n'atteint les Capucins qu'en remontant la rue Marbotin, ornée de ruines de Rome sur ses murailles et incendiée de sang sur le sol de la triperie des Doves. Du reste le mur irrégulier de Marbotin s'accroche sur un immense rocher avant d'aboutir à l'endroit des tripailles.

L'été il y a à cet endroit-là des fraîcheurs de fontaine espérées, et sur le rempart des rares maisons bourgeoises, à la hauteur des balcons, des frémissements de capucines.

Pour mener à l'abattoir, voilà une dizaine d'années, il y avait la convergence en Y de deux rues : la rue Marbotin et la rue Traversane ; la rue Marbotin pour conduire les écoliers d'abord à l'école Primaire Jules Guesde qui se trouvait au bout, au-delà du carnage des viandes en vrac ; puis ensuite aux anciens abattoirs, une fois que l'école Guesde eut été rasée, au bout d'un an, avec l'agrandissement du marché des Capucins. Par la rue Traversane, c'étaient les ânesqu'on y menait jadis, probablement sans bonnet.

Il y avait un charbonnier rue Jules Guesde : souvent le jeudi on se cachait dans son charbon ou sous sa charrette. Et l'été, les années suivantes, il y avait un glacier, en bas de la rue des Doves, tout près de l'école des Abattoirs. Souvent les glaces étaient oubliées dans le panier, le temps qu'on joue, retrouvées

fondues.

\*

Dès le 1er Siècle Bordeaux était agité, baroque, complexe et confus, en un mot bordélique comme son nom l'évoque. Dans ce lieu de foires avec bestiaux, denrées, humains, graines, complots, disputes, chants et prières, putes aussi, conflits des facultés, le marché de Saint-Michel recevait céréales et fruits des vallées de la Garonne, blé des terres grasses ; dans la rue des Faures on travaillait les métaux importés d'Espagne pour l'armurerie.

Sainte-Croix où se trouve l'abbatiale aux tours dissymétriques, était un marécage comme Bruges et la Jale de Blanquefort, le Jardin Public et le cimetière de La Chartreuse ; le fleuve arrivait à La Rousselle, quartier des épices et de la prostitution, et c'est sur les marais du Peugue et de la Devèze que serait construit plus tard le Fort du Hâ.

L'assèchement des marais ou *palus* contre la peste ne survint qu'au 17e Siècle, alors que le rempart qui séparait Bordeaux de Saint-Seurin était recouvert d'un vrac énorme d'immondices. C'est alors, que du quartier de La Rousselle (où la liaison tragique entre la fille Soley et le fils Colomb fut l'équivalent de Roméo & Juliette), partirent les navires vers les Amériques et les Îles avec beaucoup de corsaires parmi les vocations maritimes et de charpentiers sur les chantiers de construction navale pour remplacer la mise à feu des bateaux lors de la révolte contre le papier timbré.

Au Moyen-Âge l'enceinte de la ville agréa les quartiers populaires de St Michel et de Ste Croix et tous les couvents, et sur le chemin de St Jacques on envasa la Devèze par crainte des envahisseurs.

Dans cette ville qui fut trop longtemps anglaise, Cromwell fut hélas un modèle. Des étrangers de tous pays s'implantèrent aux Chartrons, et à la Révolution, dans le quartier de Bacalan ce furent Flamands et Irlandais qui vinrent comme journaliers, cordiers et bateliers, outre les esclaves nègres des Antilles et des îles françaises d'Amérique depuis le traité de 1716.

*L'ÉDEN & APRÈS*

Maria & José se sont connus à l'Éden, un café dansant au cœur de la ville et je suis né dans cette petite ville de bordels, dans une rue près du Port, loin des gentianes et de l'arnica des montagnes. On avait bien des mauves au fond du jardin au milieu des vieilles tuiles et des détritrus de bois, mais surtout de la boue qui ne fleurit pas. Il ont eu un moment l'épouvantable idée de m'appeler Jésus, courant chez nous en Argentine, mais ridicule à Bordeaux. C'était sous l'influence prépondérante de la Tía, qui regrettait son grand amour de jeunesse, mort pendant le coup d'État, mais d'épuisement, pas sous les balles, après l'avoir attendue toute une nuit sous une pluie glaciale et battante de janvier ; déjà poitrinaire, il avait été hospitalisé quelques jours après sans qu'elle puisse le revoir, pressée de quitter le pays. Elle en avait gardé un souvenir d'une telle intensité que dès qu'elle l'évoquait, en sussurant ce prénom, fut-ce de façon rapide, fulgurante (comme le fut leur passion), elle en avait les larmes aux yeux, le cœur serré. Comme souffre-douleur onomastique, il y avait déjà le petit Charles de la famille Magne, juste en face du *Petit Paris* et de la rue Andronne, et je n'avais pas envie de partager avec lui les ricanements du Primaire. J'ai hérité de Daniel, qui ne vaut guère mieux au point de vue biblique, car il n'est qu'un prototype du Christ, à part la garantie de sortir de la fosse aux lions.

Dans ma jeunesse j'envisageais d'être un grand écrivain. J'étais un romantique attardé, élevé par le couple de nos concierges, et malheureusement versé pour cela très tôt, trop tôt dans la nostalgie et dans la terreur de la vie active : le travail n'était qu'un cauchemar lointain. J'ignorais si je serais un Milton en puissance ou un Mallarmé frappé de mutisme, je me laissais porter par le temps.

Avant ma naissance il n'y a guère eu que Sacha dans la famille pour justifier d'une image mythique et s'élever au-dessus du misérabilisme général. C'est normal : il venait du Nord, ce n'était pas un "cuir" comme tous les autres, et c'était

paraît-il un raccourci d'Alexandre. (On disait *cuirs* pour les Hispanisants réfugiés ; on pensait qu'ils avaient la peau plus dure au soleil, une couenne, sans doute.) Sur la photo il portait une sorte de chapeau bavarois ; c'était un éternel voyageur ; on n'a jamais su d'où il était raccourci.

Au-delà de la chanson à la mode sur ce prénom qui se fredonnait chez nous, Sacha avait été poursuivi toute sa vie par l'impérieuse nécessité de venger ses parents trahis par la déroute de la culture des sapins, et il se suicida de façon exemplaire en triplant sa dose de cyanure en pépins de pomme, de n'avoir pu le faire. Je l'admirais pour cela. Un samouraï pépiniériste.

Faute de mythologie familiale, je passai des journées entières derrière des volets clos à compulser des encyclopédies sur la littérature plutôt que les ouvrages eux-mêmes et à rêver en recopiant le nom d'auteurs norvégiens et suédois dont je tenais les listes en me disant qu'ils devaient être fabuleux sans les avoir jamais lus. J'étais destiné à lire et ranger les livres plutôt qu'à les écrire ; j'avais un avenir de libraire. Je cherchais aussi plus au Sud des héros invisibles, privés d'histoire, comme Antonin, méconnu de n'avoir aucun défaut et commis aucun crime. "Tu vas te pourrir les yeux dans cette obscurité !" me lançait-on en passant.

Pour le reste j'étais d'abord un sale gamin, ensuite un adolescent égoïste et mauvais, et un jour de colère je brisai le marbre de la cheminée de la chambre où l'on m'hébergeait avec un chandelier de cuivre, les rares richesses de ces braves vieux. Je cherchais l'ignominie de Valjean chez le Père Magloire, sans doute pour être digne des Évangiles Apocryphes. Dans ce temps-là José n'était pas entièrement alcoolique, et ça a dû me préserver quelques neurones malgré tout. Mais il a toujours préféré par la suite le pastis à la térébenthine, sans jamais chercher à améliorer nos taudis.

\*

Maria et José s'étaient mariés parce qu'il n'y avait pas d'amélioration à attendre. Ils s'étaient unis dans *le mois de*

*Marie*, lui en cow-boy et elle en Andalouse : rien de mieux entre le 33 de la rue Carpenteyre et le 66 de la rue Sauvage. À eux deux ils n'atteignaient pas le sang de la cible.

Le mariage avait été une belle gourance à travers toute la famille, et le rêve de l'autonomie au lieu de projeter les mariés vers une terre vierge, un astre inconnu, n'avait fait que reproduire la misère, la déplier davantage dans un degré au-dessous, mauvaise carte secrète sous le pupitre ; toutes les progénitures ne serviraient qu'à engendrer des malheureux à l'infini, même si j'ai l'air d'en réchapper pour le moment ; jusque là elles avaient déployé les maladies des anciens, race maudite ; elles avaient été des facteurs d'expansion, de colonisation : la toux et l'emphysème étaient devenus la tuberculose et les petites crépitations des crevasses, les petits boutons la vérole, le début d'une crampe sous le pied la "maladie du saucisson", diabète se terminant par des amputations, les migraines de l'oncle Edgar la méningite de ma sœur Angela : on écumait le bouillon des sorcières !

La seule fuite c'était le sommeil, mais la jouissance se nichait plutôt dans les moments intermédiaires, avant l'endormissement ou le réveil, ceux qui suggéraient qu'il ne fallait rien entreprendre, seulement ébaucher une sculpture avec deux ou trois coups d'outil sur un beau débris d'acajou, et se satisfaire de la luisance des traces qu'on y avait laissées. Du reste, dans un de ces moments de demi-sommeil j'avais été accueilli bras ouverts par une créature auréolée de nacre qui sortait des eaux, et c'était très beau.

\*

Je voulais disparaître de mon atavisme, partir en emboutissage, désert, arriver méconnu dans une autre destinée.

Mais on vous reconnaît dans les moindres villages, on vient vous *racheter*, on vous élève, on veut vous abstraire, alors que tant de vies sont emportées. Dès lors je me suis consacré avec la dernière énergie à tous les faits commis autour de ma cabane secrète au fond du jardin noir, aux moindres traces, à la magie suffocante de la neige.

En dépit de mes désirs, mes parents m'ont arraché à cette

blancheur et traîné partout dans le monde, faisant de moi *l'homme-agrégat* : sur le lac Michigan, le lac Pontchartrain, à Tobago-la Jolie, dans les Nouvelles Hespérides, les puits de pétrole du Guatemala aux poutrelles illuminées, etc...

Je me suis assemblé de paysages différents, mais sans réussir à me constituer une autre identité, et depuis je n'ai jamais pu trouver d'unité ; j'ai toujours eu la variété et la variabilité de tous ces climats traversés ; je n'ai connu que des amours épisodiques. J'ai voulu me consacrer à une œuvre d'art mais j'étais incapable de suite dans les idées, et de volonté pour en tenir et en prolonger une. Je suis un homme d'esquisse, une tentative d'homme, une pochade, j'ai raté dans toute ma vie tout ce qui touche à la Paternité, même si j'ai copulé comme un âne.

Il suffit pourtant pour être quelqu'un d'embrayer sur une biographie dans la revue H. ou dans n'importe quel article d'Encyclopédie. J'aurais pu par exemple faire ceci : être en Angleterre, ou devenir cela : me spécialiser dans la fabrication des clous dans les Ardennes pour enrichir le Musée Rimbaud et surtout libérer les chiens !... C'est à dire que je ne suis rien mais que j'aurais pu être mille personnes très attachantes en entreprenant un récit-labyrinthe.

\*

Là nuit, je rêvais de cela en me jetant dans le Métro, dont le réseau souterrain est un labyrinthe, sanctuaire de la double hâche, mais qui est mal localisé : *il surgit*, pour ainsi dire, en plein sommeil, et on y plonge d'un coup. Ses couloirs sont creusés comme des cavernes dans le rocher. Il est toujours extrêmement difficile d'atteindre les quais ; on erre longtemps, on se perd, on se retrouve souvent dans de minuscules réduits éclairés de loupottes qui doivent être le bureau du chef de réseau ou d'un responsable de poste. Il y a là leur cartable, des clés, parfois une casquette, mais le responsable n'est jamais là.

On finit par trouver les quais, mais on cherche la destination en vain ; il n'y a nulle part de plan. À chaque fois on saute dans la première rame qui passe, quelle que soit la destination,

car où qu'on aille on sera hors de danger, sauvé !

\*

Ce métro, il faut que je le décrive, car c'est un métro excessivement baroque, mystique, avec des crèches, des puits de rocaïlle, des plongées extrêmes, incompréhensibles. C'est très beau, grandiose comme le rocher de Lourdes, celui de Brighton ou celui de Gargantua à Cancale, distribué dans de multiples couloirs, mais c'est une construction angoissante, de perte.

Je cherche une direction, je dois absolument la retrouver ; on vient de me l'expliquer, mais je ne sais où me diriger, ni sur quel quai attendre ; je suis allé trop loin, il faut que je revienne en arrière voir le beau panneau bleu métallisé du plan et des lignes : mais voilà que toutes les lignes coulent, comme celles d'un tracé à l'encre fraîche sur de la tôle à la verticale !

#### *MARIA & LUCIA ADOLESCENTES*

Maria et Lucia allaient chercher des boutons chez Lafargue, rue des Remparts. Maria pour Larue, un grand couturier chez qui elle travaillait, et Lucia pour les Corsets Papillon. Parfois chez Larue, c'était plutôt le vieux Rémi qui faisait les courses.

Certains boutons étaient cerclés d'or qu'on recouvrait d'un morceau de tissu du vêtement lui-même, souvent un manteau. C'est Rémi aussi qui chargeait le poêle de son (ils n'avaient pas de bois) ; là-dessus les couturières faisaient chauffer les fers à repasser. Elles "*étaient pas au courant*" en 44 : pas d'électricité ; elles en riaient. Rémi portait aussi des coupons de tissu ou des vêtements à essayer, chez les clientes. Quand ils avaient rien d'autre pour se chauffer, ils brûlaient des chutes de tissu, et ça puait autant que le cuir.

Ils allaient se fournir aux Tissus Soubes, à l'angle du cours Alsace & Lorraine, en face de la rue du Loup (là où Nicolas a dormi avec Mila-Cali la toute première fois), et juste à côté des Corsets Papillon où Lucia travaillait ; mais généralement c'est le fils Larue à Paris qui envoyait par colis tous les tissus dont la maison avait besoin, dès 1936. La maison fondée en

1898 par la femme du peintre bordelais Maurice Larue, était établie à la fois à Bordeaux et à Biarritz ; elle fournissait la reine d'Espagne et la Comtesse de Forton qui s'habillait également chez Paul Poiret, Patou et Hermès. Le peintre avait bossé lui-même dans la boutique aux contrevents bleus où il accrochait l'hiver un Père Noël rouge habillé aux soins de la maison.

\*

Peu après que ma sœur soit morte, on alla chercher des pressions dans la grande mercerie rue des Ayres tout près de l'église Saint-Paul des Jésuites, pas loin de chez Bouttes le chausseur, derrière le marché Ravez, pour réparer et agrandir la pelisse blanche qu'elle avait et que Maria voulait me voir porter, elle qui disait à tout le monde et tout récemment à ma compagne Françoise, qu'elle aurait préféré que ce soit moi qui meure. *Salve Regina* !

Elle voulait que je porte cette pelisse en dormant, et juste avant l'endormissement j'étais dépossédé de mon corps : tel endroit recevait mentalement de légères hachures obliques qui venaient de la tante Rachel, tel autre pointillé correspondait à la possession par Hermana, tel autre encore, surchargé de croix, à Angela et Lucia. À chaque fois c'étaient les empreintes des morts, presque leurs dents. Avec une vigilance soutenue et un basculement plus important encore dans les franges de la Nuit, ce quadrillage s'augmentait de couleurs différentes et par endroits incandescentes.

J'avais aussi pour la journée un petit manteau bleu et une casquette de la même couleur et je marchais à côté de la poussette qui ne servait désormais plus que pour y charger des paquets, en accompagnant Maria pour ses courses. Après sa crise de folie elle ne cessait plus de coudre sur sa Singer dont j'activais le pédalier à ses pieds ; elle cousait à l'infini, *pour personne*, grâce au même mécanisme d'arbre à came qui avait créé la magie du cinéma et l'illusion de la vie.

\*

Senta, la petite voisine gitane connaissait notre malheur ; elle était plutôt muette et ne lançait que des saluts chuchotés ; parfois quand elle me voyait pleurer, elle se glissait dans l'an-